

## Les vertus de la retenue et du silence

*Ni le lieu ni l'heure* de Gilles Pellerin, Québec, L'Instant même, 1987, 176 p., prix 14,95\$

*Le Fils d'Ariane* de Micheline La France, Montréal, La Pleine Lune, 1986, 152 p., 12,95\$

*L'hiver au coeur* d'André Major, Montréal, XYZ Éditeur, collection Novella, 1987, 80 p., 9,95\$

*Saint Cooperblack* de Roger Magini, Montréal, Les Herbes Rouges, 1986, 136 p., 14,95\$.

Marie José Thériault

---

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Thériault, M. J. (1987). Compte rendu de [Les vertus de la retenue et du silence / *Ni le lieu ni l'heure* de Gilles Pellerin, Québec, L'Instant même, 1987, 176 p., prix 14,95\$ / *Le Fils d'Ariane* de Micheline La France, Montréal, La Pleine Lune, 1986, 152 p., 12,95\$ / *L'hiver au coeur* d'André Major, Montréal, XYZ Éditeur, collection Novella, 1987, 80 p., 9,95\$ / *Saint Cooperblack* de Roger Magini, Montréal, Les Herbes Rouges, 1986, 136 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 30–32.



Marie José Thériault

# LES VERTUS DE LA RETENUE ET DU SILENCE

**Ni le lieu ni l'heure** de Gilles Pel-  
lerin, Québec, L'Instant même, 1987,  
176 p., prix 14,95\$.

**Le Fils d'Ariane** de Micheline La  
France, Montréal, La Pleine Lune, 1986,  
152 p., 12,95\$.

**L'hiver au cœur** d'André Major,  
Montréal, XYZ Éditeur, collection No-  
vella, 1987, 80 p., 9,95\$.

**Saint Cooperblack** de Roger Ma-  
gini, Montréal, Les Herbes Rouges,  
1986, 136 p., 14,95\$.

Il y a des jours comme ça. Ce doit être une question de saison. «Nos hivers trop longues» qui forcent à l'hibernation les âmes sensibles semblent avoir, ma foi, au moins une conséquence heureuse: tout à coup, les bons livres se mettent à proliférer comme les tulipes et les pissenlits. À telle enseigne que je me demande pourquoi la «rentrée littéraire» de septembre n'aurait pas lieu en mai? Certains best-sellers exhameraient sans doute moins ces relents de plage ou de piscine, ces odeurs de goémon et ces vapeurs de chlore qui laissent trop souvent deviner le livre craché à la va-comme-je-te-pousse entre un plongeon, une saucisse et une bière. Pas toujours, c'est vrai. Mais trop souvent pour qu'on n'en soit pas, à la fin, embarrassé. En outre, Dieu les bénisse, les écrivains d'hiver ont le verbe court: cela leur sied. Fini ce combat du roman-fleuve contre un atavisme venu du fond des forêts où parler est si peu nécessaire. L'écrivain québécois aurait-il enfin compris que ce qu'il a à dire pousse mieux dans le terreau du récit bref que dans la vase de la saga? Il semble bien, puisque me voici étourdie devant une marée d'excellents livres, tous composés de contes courts, de nouvelles moyennes

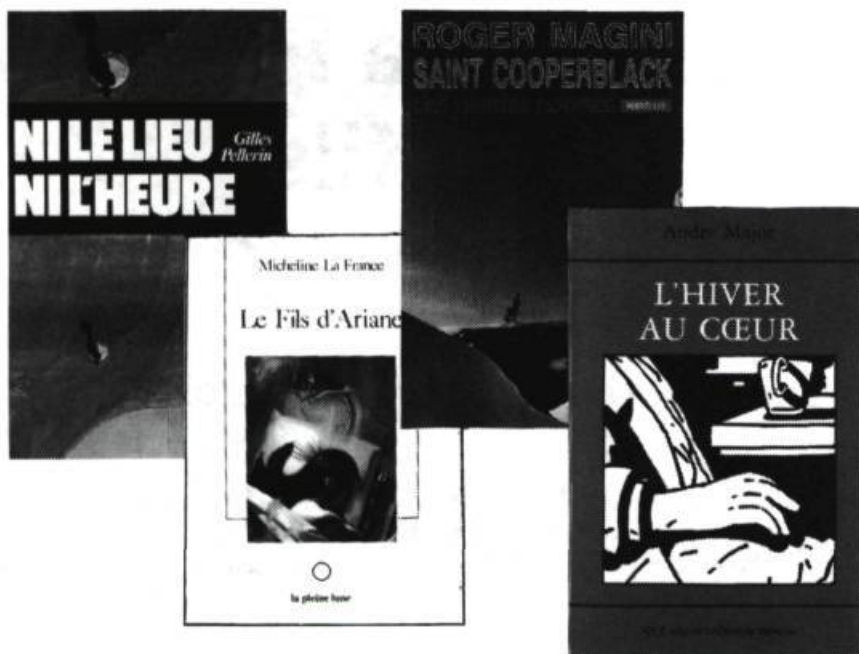
et d'une — même de deux novellas, ne sachant pas qui garder et qui mettre de côté faute d'espace. Le sort tombe sur Esther Rochon et *le Traversier*, recueil plus carrément SF/F qui ne convient pas à cette chronique. Tout de même, je veux dire, je tiens à dire combien j'aime l'écriture d'Esther Rochon, rigoureuse et intelligente, sensible aussi, et musicale. Voilà. C'est fait. D'autres noms, d'autres titres sautent, non parce qu'ils m'ont déplu, mais parce qu'ils m'ont plu *inégalement*. Rien ne sert de les nommer.

Comment un personnage peut-il être dérisoire, vide, quasi inexistant, et à la fois gigantesque, d'une stature et d'une vigueur comme on n'en a pas vues depuis pas mal de temps dans nos lettres? C'est le cas paradoxal de Cooper B., protagoniste de *Saint Cooperblack* de Roger Magini, un texte fort, dense, charnel comme l'humus, comme la forêt moussue du Nord. Cooper B. est un Personnage-avec-un-grand-P. Un ours. Une créature, en tout cas, qui oscillerait entre la bête (plus que l'homme) et le dieu. Je le dis sans vraiment savoir pourquoi, sans être en mesure d'analyser cette impression, simplement parce que Cooper B. n'est pas de ceux qui vous abandonnent quand vous refermez le livre. Il insiste pour revenir souvent, il se promène muettement dans votre sillage comme l'ombre des grandes épinettes qui ont accompagné sa vie jusqu'à ce qu'il leur ressemble. Dans ses *Cooperblack Mountains*, Cooper B. que tourmente la parole, cette «calamité venue on ne sait d'où», entre un peu plus chaque jour, chaque mois, chaque année, dans l'absence, l'anonymat, la solitude et les ténèbres de «son amnésie volontaire». J'ai dit ailleurs que Cooper B. ne philosophe

pas, il se tait. Mais on en vient vite à comprendre que ce n'est pas lui qui a choisi le silence. Il *est* silence. Il n'a rien à dire. Il fuit depuis toujours la parole, car il a trop souffert des mots «qui font un vacarme d'enfer», les mots «sépulcraux [...], doucereux, intéressés [ou] rudes». Garde-feu pendant trente ans, il rédigera une sorte de journal de bord de ce silence dont il est le dépositaire, seul acte d'âme dans sa vie de légume engourdi par la tiédeur amniotique des grandes et solitaires forêts.

Jusqu'à ce que. Jusqu'à Shiny et Lou. «Une paire d'épinettes de plus [...]. Épinettes blanches, épinettes noires, et maintenant épinettes roses, les Cooperblack Mountains s'enrichissaient.» Lou partie, vite lassée, Shiny reste seule avec Cooper B., ange lumineux mais ange aveugle, pour qui la calamiteuse parole remplace le regard. Le piège se refermera sur eux. Après l'amour que Cooper B. prend à Shiny pour ne jamais le lui rendre, son silence à peine ébréché reconquiert, méprisant, ses territoires. Shiny n'en peut plus du corps sans âme de Cooperblack, et, impuissante à percer ses remparts d'égoïsme, elle part, seule, dans la neige: «Elle oublierait, se consacrerait à l'oublier, elle ne penserait plus qu'à ça, c'était sa seule liberté» tandis que Cooper B. s'enfoncerait encore plus dans sa mort — mais, comme l'ombre ténue d'un salut, ou celle, beaucoup plus sombre, du remords (en est-il seulement capable?), «il se souviendra toujours de ses traces dans la neige, si la poudrière ne les avale pas, de si petites traces...»

L'écriture est mûre et affirmée. Magini sait retenir le mot, l'empêcher de dépasser comme les couleurs qui, faute de maîtrise, débordaient des dessins à colo-



rier de notre enfance. Ces mots qui font si peur à Cooper B., Magini les palpe et les presse, il en extrait tout le suc. Il ne craint ni la poésie ni le lyrisme ni le blasphème ni la vulgarité. Une écriture à l'image des Cooperblack Mountains, faite de «nuances téméraires», de «touffeurs déraisonnables», de «mousses proliférantes», de «silence cassant» et de soleil qui gicle; une écriture à la fois costaude et fragile, comme la nature et l'homme.

Mais que viennent faire ici les deux autres nouvelles du recueil: «Un voyageur architecte» et «Rome»? Assez intéressantes en soi, elles pâlisent sensiblement à côté de la première. Cette proximité ne leur rend pas service. *Saint Cooperblack* est un texte très solide qui aurait bien pu figurer tout seul dans la collection Novella de XYZ éditeur, inaugurée par un excellent Major, *l'Hiver au cœur*, auquel je reviendrai plus tard.

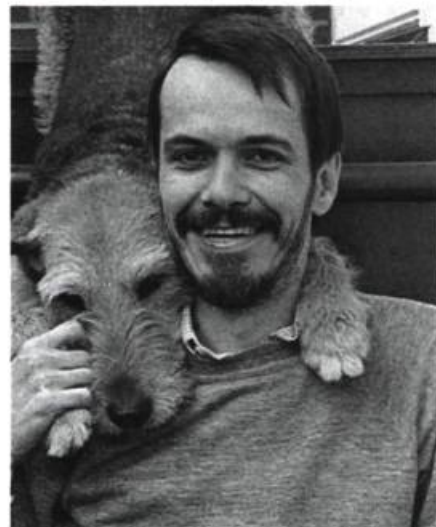
Auparavant, quelques mots sur deux ensembles de nouvelles dont j'ai apprécié la retenue: *Le Fils d'Ariane*, de Micheline La France, et *Ni le lieu ni l'heure*, de Gilles Pellerin. Ici, le silence se fait matériau. Chez Micheline La France, le *biais* est un *fil* d'Ariane, cette fois, reliant entre elles des nouvelles économes, où le silence, loin d'être cassant comme celui de Cooper B., est en point d'orgue, en soupir ou en pause. IL faut être en possession de ses moyens d'écrivain pour reconnaître que de l'absence du mot peut venir surgir de grandes forces d'images,

que la vérité sourd le plus souvent des espaces entre les mots, que ces vides sont les creusets de paroles venues de beaucoup plus loin, de beaucoup plus profond que nous. C'est aussi là, dans ces vides ou ces fissures, que glissent et s'échappent et le temps et les êtres en proie au temps, c'est par là que l'insolite bascule dans le réel sous la forme d'un détail apparemment banal, et que tout devient alors suspect. On retrouve cette même magie chez Pellerin, mais dans des contes plus serrés, d'une facture moins mobile. Ou moins musicale. Ce n'est pas un défaut. *Ni le lieu ni l'heure* renferme une bonne trentaine de textes dans quelque cent soixante-dix pages à peine. C'est dire qu'ils ont en commun leur brièveté, sauf exceptions. L'écriture est, la plupart du temps, aussi ténue que l'imaginaire, aussi contrôlée. L'insolite prend possession des contes le plus souvent par un détour



Gilles Pellerin Photo: Athé

inattendu. La surprise est rarement décevante. Mais au Pellerin intellectocérébral — et plutôt obscur et confus — des contes de la dernière partie qui gravitent autour de Robbe-Grillet, Kafka, Kundera et Flaubert, je préfère celui des plus petits miroirs où il nous fait entrer presque à notre insu pour nous montrer l'humour, la métaphore, la tragédie, la banalité ou l'horreur qui se cachent derrière. «Les soupers fins du président» où l'on fusille à l'apéro; «Nancy», sorte d'Hiroshima mon amour en plus petit; «Perreault au lavoir» ou, ce qui peut arriver quand on est soi-même chemise mise à «chesser»; «la Confession d'un bibliomane», où l'on risque de mourir de livres... Autant chez les gens de Gilles Pellerin que chez ceux de Micheline La France, «quelque chose, quelque part, triche», «quelque chose de soi déserte», et le réel, soudain, n'a plus de prise.



André Major Photo: Kéro

Rien d'insolite, au contraire, dans le trajet d'homme que nous propose André Major avec *l'Hiver au cœur*. Antoine, devant un double échec, celui de sa carrière et celui de sa vie personnelle, se collette avec des pensées sans joie en déambulant sans but dans un quartier sans charme. Non. Faux. Charme il y a, qui est celui de l'enfance perdue, retrouvable, peut-être. Mais alors, ce serait un hasard. Et ça l'est. Le hasard se nomme Huguette. L'enfance aussi. Antoine sortira avec elle de sa demi-saison, des eaux basses, stagnantes où il se perdait presque à plaisir, ratant toutes ses tentatives d'écriture (car Antoine est un littéraire), mais consolé par trois biens — ses livres, son fils, et un chien qui le trouve et le garde: Vendredi. Dans sa critique de ce livre dans *le Devoir*, Jean Éthier-Blais fait de Vendredi une véritable présence

muette, le silence à quatre pattes, et c'est ainsi, je crois, qu'il doit être ressenti. Vendredi, pour moi aussi, c'est Antoine vu en quelque sorte par sa doublure. Il part, revient, repart; sans doute observe-t-il Antoine, Sacha, Huguette; il mange et dort et Dieu sait quoi encore lorsqu'il s'évade, mais toujours le rappelle le besoin de tendresse, une caresse furtive sur son oreille cassée. Après un ballet d'hésitations, il restera. Ainsi Antoine, ainsi Huguette qui hésitait aussi, ainsi les fils, ramené «en ville» par sa mère. Une histoire toute simple derrière laquelle se profile une personnalité d'homme qui n'est sans doute pas simple du tout. Mais, simple ou complexe, Antoine est attachant et rare: il aime et il pleure. C'est plus, c'est mieux que bien d'autres.

Dans une entrevue parue dans *XYZ*, André Major citait souvent Tchekov comme maître nouvelliste. Comme lui, Major maîtrise le sous-entendu, n'insiste pas, laisse que, d'elle-même et sans presque en avoir l'air, toute une charge émotive sourde de quotidiennetés apparemment banales, sans doute parce qu'il sait profondément que l'événement n'est qu'une enveloppe interchangeable et que le vrai, c'est dedans qu'il a lieu. Mais le dedans n'est pas toujours touffu. Il arrive que, passagèrement ou pour longtemps, il s'y trouve la même «sécheresse graphique» que l'écrivain en panne ou simplement sans grâce décèle dans les mots qu'il trace. Ce n'est pas sans remède. Et l'abondance a parfois des sources moins compliquées que l'on s'imagine: Vendredi. Sacha. Huguette.

J'ai beaucoup aimé *l'Hiver au coeur*. J'y ai trouvé, outre l'écriture solide et franche de Major, une grande tendresse, beaucoup de beauté. Je l'ai aimé également parce qu'il cache d'autres histoires que je n'ai pas l'espace de décortiquer (rapports père-fils; passé d'Huguette; nature de l'écrivain; la solitude; l'enfance; Vendredi; etc.). Enfin, il m'a été fort agréable de constater que pour cet écrivain au moins, pour cet homme au moins, deux êtres peuvent s'aimer sans chercher midi à quatorze heures, et que l'amour n'est ni menaçant, ni compliqué, ni bête. □

# Micheline La France et les fils de sa trame

## Une interview de Jean-Roch Boivin

Bizarre réflexe d'imaginer que l'auteure va ressembler à l'un de ses personnages! C'est vrai que la littérature de confessionnal est à la mode et depuis fort longtemps. Le «vécu» se consomme bien et l'emballage romanesque est souvent transparent. Pourquoi pensais-je à cela en remontant le Plateau Mont-Royal pour aller rencontrer Micheline La France? À cause de *Bleue* sans doute, son premier roman où j'avais, à tort, je l'apprendrai, senti la tentation autobiographique. Ce ne pouvait pas être à cause des personnages de son recueil de nouvelles *le Fils d'Ariane*, car alors j'aurais pris peur: il s'y passe des glissements de réalité assez hallucinants. C'était bien pourtant à cause de ce recueil unanimement louangé par la critique que je tenais à la rencontrer.

Assis à sa table ronde, nous avons bu du café et fumé des tas de cigarettes et je l'ai écoutée parler de sa voix chaude et amicale de sa passion d'écrire, d'un monde de sortilèges au bout de ses doigts et des enjeux de notre littérature. N'eût été le déclic du magnétophone pour me rappeler que j'avais assez pris de son temps, je serais encore là, hypnotisé par le reflet des pierres noires qui pendaient à ses oreilles et fermaient sagement le col de son chemisier rose. Il y aurait eu glissement de réalité, comme dans ses nouvelles.

**JRB** Votre premier livre, qui a connu un certain succès puisqu'on songe à une réédition, est une biographie de Denise Pelletier. Comment s'est fait ensuite le passage à la fiction?

**ML** J'ai fait l'École Nationale de théâtre mais ce que je cherchais, c'était une formation en écriture. À mon entrée, je l'ai dit au directeur, que ce qui m'intéressait, c'était d'écrire où même de réaliser, pas tellement de jouer. Mais j'ai passé l'audition et j'ai joué pendant cinq ans, ce qui m'a écarté de l'écriture car on joue vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Surtout en début de carrière, pour jouer, on court beaucoup. Finalement, j'ai abandonné le théâtre parce que, malgré que j'avais la piqure du théâtre, je voulais avant tout écrire. Voir quelqu'un en train d'écrire provoquait chez moi une espèce de convoitise. Au théâtre, c'est le texte qui me fascinait. À la mort de Denise Pelletier, ça m'a fait un grand choc. C'était notre Sarah Bernhardt, notre grand symbole. Elle aurait dû avoir une carrière internationale. C'était aussi pour moi une façon de faire le tour de 30 ans de théâtre au Québec, puisque Denise Pelletier est arrivée dans les débuts du théâtre professionnel au Québec. Elle a fait toutes les scènes, tous les auteurs.